

Le progrès pédagogique

« *Le mot progrès n'aura aucun sens tant qu'il y aura des enfants malheureux.* »

Albert Einstein

Qu'est-ce que le progrès ?

Le mot progrès viendrait du latin et signifierait « *marche en avant* ». Le mot serait pleinement entré dans le lexique Français au XVI^e siècle. Le progrès se comprend comme une « *Transformation graduelle vers le mieux* ». À force d'être mis en avant, le progrès est devenu un sens de l'histoire, voire un horizon indépassable.

« *Le progrès* » se distingue « *des progrès* ». Dans la première acception il s'agit d'une philosophie visant à édifier une société à l'orienter vers un but, alors que, dans la seconde, il s'agit d'améliorations incrémentales. Chaque jour voit se réaliser de multiples avancées, techniques, organisationnelles, humaines et bien sûr pédagogiques. Le progrès se déploie alors comme une force sociale à partir de laquelle tous les choix se justifient, les bons comme les moins bons. « *Que voulez-vous c'est le progrès* » est la phrase qui accompagne les décisions parfois incompréhensibles à l'occasion de conséquences ou d'effets de bord non désirés. Rapidement il est opposé au progrès le conservatisme, voire la régression. Le progrès serait du côté de la civilisation pendant que son refus serait le fait de populations peu éduquées et réfractaires à tous changements. Il aurait un caractère moral attribuant à ses promoteurs des vertus et des qualités supérieures. Le progrès est ainsi en conquête de découvertes scientifiques, sociales mais aussi géographiques.

Qu'est-ce que le progrès pédagogique ?

Une mention du « *progrès pédagogique* » se trouve dans la revue « Progrès pédagogique et social » (Marion, 1900) qui date du XIX^e siècle et se présente comme une « *revue mensuelle de l'enseignement attrayant à l'usage des instituteurs et des institutrices, des pères et mères de famille, des enfants et des adultes, en France et dans les colonies* ». Chacun a le loisir de progresser et cela peut se réaliser jusque dans les colonies lointaines. Le progrès pédagogique se vit et s'exporte donc au profit d'un développement des élites. Sa dimension attrayante le rend désirable à côté de pratiques plus austères de reproduction, de traduction de thème et d'apprentissage par cœur. Et d'ores et déjà le progrès pédagogique nous plongerait du côté des pédagogies actives réputées attrayantes, ludiques dirait-on aujourd'hui.

Dans les années 1950, le « *progrès pédagogique* » souffrirait de lenteur dans la pénétration des esprits et la transformation des pratiques. Une enquête de l'Institute of administrative research (de Landsheere, 1972) réalisée sur 150 recherches relatives à l'innovation en éducation a montré qu'il fallait plus de 15 ans pour que 3 % des écoles d'un système adoptent une innovation.

Dans les années 1980 il est aussi constaté par Charle, (1980) que le progrès pédagogique n'est pas linéaire et des retours en arrière sont possibles et observables. « *L'école triomphante* » de Jules Ferry aurait ainsi diminuée les potentialités d'apprentissage de nombreuses régions de France en imposant pour seule langue le Français, unifiant linguistiquement la France mais gênant significativement les non-locuteurs natifs du français obligés à apprendre dans une langue étrangère.

Peut-être que le progrès désormais nommé « *innovation pédagogique* » est sorti de son enjeu civilisationnel pour se réduire à être un enjeu technique. Associé le plus souvent à des techniques numériques et des médiations par écran, le progrès pédagogique se réduirait alors à la dimension de la transmission sujette aux calculs caractérisée par l'accessibilité à des données en tout temps et en tous lieux, les bases de données, les contenus et les navigations. Mais, cette innovation est-elle vraiment un progrès comme le conteste Tricot (2017) ou bien l'écran fait-il écran à la tâche de médiation dévolue aux formateurs aux éducateurs et aux pédagogues ? La colonisation numérique des esprits facilite-t-elle la médiation aux savoirs ?

La régression pédagogique

Tous les pédagogues et chercheurs n'avalent pas le progrès comme une potion magique, que celui-ci soit présenté à l'aune des neurosciences, de l'ingénierie sociale facilitante ou encore d'usages de technologies numériques. Ces progrès sont parfois considérés comme des modes couteuses apportant des bénéfices discutables, comme les tableaux blancs interactifs, porteurs de nombreuses potentialités mais compliqués et fragiles à l'usage. Certains s'interrogent de savoir si l'apprentissage à distance, par exemple des langues, est un progrès, un statu quo ou une régression ? (Springer, 2016). Il est difficile de répondre à une telle question, si large, tellement le nombre de paramètres à prendre en compte est élevé pour prétendre à un minimum de généralisation. Les débats font rage sur les usages de telles ou telles méthodes d'écriture et de lecture. Par exemple pour l'apprentissage du langage la théorie s'affronte à la pratique. Et même s'« *il n'y a rien de plus pratique qu'une bonne théorie* » comme l'affirmait Kurt Lewin (1935), les situations sont enchevêtrées de tellement de paramètres que les certitudes se font rares.

Même si, nos connaissances du cerveau, de l'enfant ou de l'adulte sont plus élevées, la situation pédagogique est redevable de tellement de causes sociales qu'un fait scientifique même solidement établi ne subsume pas toutes explications de l'acte éducatif qui se connote différemment selon le paysage d'apprentissage de chacun. Observons de quoi il retourne quant à la situation spécifique des dirigeants.

Quel progrès pédagogique dans le développement des dirigeants ?

Le développement des dirigeants a une longue histoire et concentre beaucoup d'attentions, il existe des pans entiers de recherche dédiés à l'enseignement supérieur et à la formation des managers ou du leadership. Il est possible de relever plusieurs périodes historiques comprenant le préceptorat, pratique des familles nobles de la plus haute antiquité pour donner à leur descendance les meilleurs enseignements, on a en mémoire le couple Aristote Alexandre le Grand, mais également le mentorat, avec le non moins célèbre couple Mentor et Télémaque. Mentor ami d'Ulysse assurant une fonction éducative auprès du fils du roi. Au Moyen Âge, les apprentissages des jeunes nobles dans les arts de la chevalerie (équitation, escrime), complété ou non d'apprentissage du quadrivium (arithmétique, géométrie, musique, astronomie) auprès de moines. Ce quadrivium qui entrera dans les écoles d'Occident au IXe siècle. Pendant une longue période les jeunes dirigeants ont aussi été formés par les ordres religieux qui ont marqué de leur empreinte les techniques éducatives. Ainsi, l'éducation jésuite combinant humanisme et foi en Dieu a été codifiée dans le « *studio ratorum* » au XVIe siècle, avec un accroissement des spécificités et variétés disciplinaires. Les écoles royales ou impériales ont ensuite formé parmi la noblesse les ingénieurs, architectes et soldats dont elles avaient besoin. Il est amusant de relever qu'encore dans les années 2000, 80 % des membres des comex du CAC 40 en France sont issus d'écoles existantes sous l'ancien régime (Cristol, 2011), et un nombre ridiculement bas est créateur d'entreprise, pendant qu'un nombre symbolique est féminin. Ce qui marque un certain conservatisme éducatif et social. Les écoles de commerce sont une invention récente et française venant en contrepoint des anciennes écoles d'ingénieurs, promues par les bourgeois en particulier à partir des ports, il s'agissait de se doter de savoir pour maîtriser la comptabilité des flux d'échanges et de matière.

L'invention de l'université moderne basée sur la liberté du savoir et l'autonomie du corps enseignant mais aussi en communauté disciplinaire est redevable de Von Humboldt fondateur de l'université de Berlin qui jouira d'un grand prestige en Europe. Son modèle précède la formation massifiée de cadres qui accompagnera la vague d'industrialisation.

Si l'histoire de France, est parsemée de dirigeants provenant de couches sociales les plus modestes de la population, Mazarin, Lully, Colbert se hissant par la force de leurs seuls mérites. La république va s'emparer du mythe de la « méritocratie ». Cela sera d'autant plus facile qu'en période de croissance, de nombreuses opportunités se dessinent et ouvrent une voie à des formes d'apprentissage sur le tas à partir du métier, ou autoformation. Des places sont prises dans une industrie et des bureaucraties administratives grandissantes par toute personne qui se prévaut d'un diplôme prestigieux. La situation reste l'exception. La critique du modèle de formation des dirigeants est ancienne. Dans leur ouvrage « La reproduction » Bourdieu et Passeron (1970) montrent l'ambivalence entre une croissance considérable du nombre d'étudiants et de cadres d'après-guerre et la place réservée des héritiers destinés à diriger de par leur trajectoire sociale. Quant à l'enseignement du management d'importation américaine, il connaîtra un engouement après-guerre avec la fondation de nombreux instituts économiques et administratifs avec une visée de modernisation des pratiques.

Le progrès dans le développement des dirigeants suit une triple inflexion : ouverture sociale, ouverture des méthodes pédagogiques, et ouverture linguistique.

Relativement à l'ouverture sociale, toutes les pédagogies favorisant l'entrepreneuriat sont à prendre en considération. Les programmes de détections, d'initiation et d'accélération de projet, les incubateurs, et aujourd'hui la réflexion sur des espaces physiques augmentant la qualité des questionnements et de potentiel de rencontre avec d'autres (living-lab, fab-lab, atelier de design) permettent des mélanges inédits. Entreprendre est un métier d'apprenant à temps plein, tellement de situations inconnues se présentent. Par l'entrepreneuriat des minorités, des immigrés des jeunes sans réseau parviennent à accéder à des fonctions de direction.

L'ouverture pédagogique est également immense. Les anciens cadres de pensées sont révisés. Par exemple avec des explorations d'activités mobilisant le corps, jusqu'alors suspecté par le tropisme religieux, l'expression des émotions jusqu'alors contenu par les normes sociales, mais également par la prise en compte de disciplines nouvelles et leur hybridation. L'arrivée des technologies informatiques récentes bouleverse la médiation aux savoirs et offre plus de ressources au service de nouvelles formes d'apprentissages autodidactiques. L'apprenance basée sur le désir d'apprendre prend place à côté de l'instruction et de la formation pilotée par l'état et les partenaires sociaux.

Un troisième marqueur d'ouverture réside probablement dans les langues de références, au latin des moines ont succédé le langage mathématique des

ingénieurs puis l'anglais langue du grand commerce international et actuellement le code informatique. Peut-être demain le langage du cœur prendra une plus grande place ? Est-ce le sens des savoirs doux (soft-skills) pour construire un autre futur et réussir les transitions écologiques et sociales tant vantées par des organismes internationaux comme la Banque Mondiale, l'OCDE ou encore l'Unesco ?

Et si le progrès était remplacé par le bonheur ?

Jusqu'à il y a peu, chacun « *croyait au progrès* », la science, la technique et la motivation humaine était un triptyque fondateur d'achèvement économique, social et moral. Le progrès et ses réalisations technologiques ont sorti de nombreux humains de la misère et de la pauvreté. Mais, trop faiblement vulgarisées/valorisées ou mises en débat, la science et la technique se sont démonétisées, les coûts cachés, en particulier au détriment de la planète ou d'un certain art de vivre ensemble ont été mieux identifiés. Ce qui était un « *allant de soi* » est sommé de sortir du registre des croyances et de faire ses preuves. Les preuves sont difficiles à apporter ou bien à comprendre, si bien que la course au progrès pourrait bien bifurquer. Le progrès devenu confort et parfois superflu ne comble pas tous les désirs et besoins humains. Face à des sciences et à des technologies de plus en plus difficiles à comprendre, la recherche de certitudes semble l'emporter. Il s'avérerait plus aisé de valoriser un bonheur en proximité que la course sans fin aux progrès et à ses conséquences non maîtrisables. Les grandes crises financières, sécuritaires, sociales, sanitaires semblant échapper aux solutions issues de la philosophie du progrès, chacun se tourne vers d'autres idéaux, où la commensalité et la proximité l'emportent, ou la prévisibilité des gains est plus évidente. Le principe de précaution vient tempérer les ardeurs exploratoires et une méfiance grandit en direction des intelligences artificielles (IA) censées être régulées et améliorées nos vies. L'apprentissage adaptatif et les aides en ligne pour nous faire apprendre sont suspectés de manipuler nos conduites. Les dirigeants plus que les autres publics sont prudents pour leurs propres apprentissages sur ces démarches. Ils adorent apprendre mais détestent qu'on les enseigne.

Même si l'on nous vend aujourd'hui la réalité virtuelle et le métavers comme sources de progrès pédagogiques, on assiste surtout à un engouement pour apprendre ensemble, en particulier de ses pairs en proximité physique. L'apprentissage au sein de club, d'équipe, de communauté, sur son territoire à l'occasion de projets semble procurer des sensations irremplaçables et satisfaire le besoin humain de vivre ensemble mieux et de jouir de la vie. Des équilibres se recherchent entre télétravail/téléformation, part individuelle et collective, satisfaction immédiate et future. La période du Covid, et le ralentissement qu'elle a provoqué, a été un

moment d'introspection collectif unique sur ce qui vaut d'être vécu, entrepris et appris.

Le progrès pédagogique exclusivement technique ne soulève pas l'enthousiasme des bénéficiaires pressentis, il laisse la place à une autre recherche, celle d'un bonheur pédagogique¹, celui de choisir sa direction et ses moyens d'apprendre. Ce bonheur serait moins une technique pédagogique de plus mais une recherche de place, de sécurité affective, de douceur dans les médiations d'un monde indécidable et pour le moins incertain.

Bibliographies

Bourdieu, P., & Passeron, J. C. (2018 [1970]). *La reproduction : éléments pour une théorie du système d'enseignement*. Minuit.

Charle, C. (1980). Région et conscience régionale en France. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 35(1), 37-43.

https://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1980_num_35_1_2098

Cristol, D. (2011). Qui nous dirige ? Pourquoi le font-ils ? *La Revue des Sciences de Gestion*, 251, 21-29. <https://doi.org/10.3917/rsg.251.0021>

de Landsheere, G. (1972). Enseignants et innovations pédagogiques. *Doceo*, 179, 18-22.

<https://orbi.uliege.be/bitstream/2268/91302/1/EnseignantsInnovationsPedagogiques.pdf>

Le Monde des grandes écoles. De l'accompagnement vers l'emploi au progrès pédagogique avec l'université de Genève

<https://www.mondedesgrandesecoles.fr/de-l'accompagnement-vers-l'emploi-au-progres-pedagogique-avec-l'universite-de-geneve/>

Lewin, K. (1935). *A dynamic theory of personality*. New York : McGraw-Hill.

Marchand, F. (1985). Progrès pédagogique (un siècle de ?). *Études de Linguistique Appliquée*, 59, 109.

<https://www.proquest.com/openview/a1bf21e1f1de81a620c1b9cbb956c331/1?pq-origsite=gscholar&cbl=1817816>

Marion, A (1900), Progrès pédagogique et social , 20 février 1900, n°4 : revue mensuelle de l'enseignement attrayant à l'usage des instituteurs et des

¹ Le Web pédagogique. Et si l'essentiel était dans la pédagogie du bonheur ?

<https://lewebpedagogique.com/2013/08/27/et-si-lessentiel-etait-dans-la-pedagogie-du-bonheur/>

institutrices, des pères et mères de famille, des enfants et des adultes, en France et dans les colonies.

Springer, C. (2016, March). Apprentissage des langues à l'ère numérique, nouveaux espaces, nouvelles compétences ? In *Dispositifs hybrides/à distance: développer de nouvelles compétences*. (hal-01462163)

Tricot, A. (2017). *L'innovation pédagogique*. Retz.